

A pair of cream-colored lace-trimmed underwear is laid flat, showing a pile of white petals stained with red liquid, likely blood, inside the waistband. The background is a plain, light color.

Le Trait d'Union

Journal étudiant

Table des matières

Éditorial	1
Une courte histoire des tabous sexuels en Occident...	2
Graffiti	4
Le français sera féministe ou ne sera pas	7
Maisonneuve en grève	12
<i>En avant</i> , Marche pour la justice climatique du 23 septembre 2022	20
Culture et avenir dans Mon père et sa mélancolie	23
Sida, Larry et Kids	25
Paysages urbains	28
Amour fou	32
Horoscope	35
Secrets tabous	37
Mots croisés	39

Le tabou

Qu'il soit religieux ou sexuel, qu'on l'enfreigne ou qu'on l'évite, le tabou s'installe partout où il y a honte. Dans ce numéro, nous exhibons pour votre plus malsain plaisir la pédérastie antique (page 2), le sexisme francophone (page 7), le remords du meurtrier (page 32) et le mode de vie extrême d'un groupe d'adolescent.e.s pendant la crise du sida (page 25). Autant dire que nous nous sommes amusé.e.s ! Notre lectorat y a aussi mis du sien : vous trouverez à la page 37 les confessions taboues qu'une poignée de courageux.ses anonymes nous ont confiées. Et n'oubliez pas d'aller lire votre horoscope à la page 35 ! Vous pourriez y apprendre des secrets sur vous-mêmes...

Bonne lecture et bonne mi-session !
En nous souhaitant à tous.tes de continuer à briser des tabous,

Noah Boisjoli-Jebali – Co-rédacteur en chef et correcteur

Pauline Jodoin-Rouleau – Co-rédactrice en chef
Abelle Michaud – Graphiste et responsable de la mise en page
Émile Arsenault-Laniel – Photographe et rédacteur
Émie Bussièrès – Photographe
Pauline Pagniez – Rédactrice
KidaLauzia Paquette – Rédactrice
Anaïs Medouni – Rédactrice

Une courte histoire des tabous sexuels en Occident...

Par Pauline Pagniez

Avant de pouvoir parler de l'histoire des tabous sexuels et de ce qu'elle comporte, une question se pose : **Qu'est ce qu'un tabou ?** La réponse est bien simple et pourtant compliquée à cerner. Le tabou relève d'une interdiction de dire ou pratiquer quelque chose, due à des contraintes sociales, religieuses ou culturelles. On comprend donc que ce dernier change et prend différentes formes selon les sociétés, leurs croyances, leur histoire ainsi que leur culture.

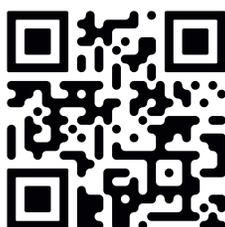
Même en Occident, les tabous ne se gèrent pas de la même façon dans chaque pays. Malgré qu'ils soient pour la plupart les mêmes, leur façon d'être gérés dans la société dépend des normes et codes sociaux changeant en fonction de l'âge, des classes sociales, du statut et de l'espace. En France, le sujet de l'inceste, tabou (donc « interdit ») de nos jours, n'est cependant pas puni par la loi si les deux partenaires y consentent et que la majorité sexuelle de 15 ans est respectée. En revanche, en Allemagne, au Royaume-Uni ou au Danemark, le code pénal l'interdit! Cependant, les sociétés évoluent sans cesse et leurs normes et codes sociaux avec elles ; c'est pour cela que les tabous changent et évoluent comme nous allons le voir.

Que ce soit à l'**Antiquité**, au **Moyen Âge**, à l'**Époque moderne** ou à l'**Époque contemporaine**, l'Occident a connu de nombreux sujets tabous surtout à cause des croyances, de la religion ou même des normes sociales des différents peuples. Ce que l'on peut dire d'eux est qu'ils changent énormément en fonction des époques et peuvent parfois être très différents de ceux d'aujourd'hui. Cependant, le sujet parfois tabou, parfois accepté, traversant les quatre époques, est celui des relations sexuelles et le plaisir accompagnant celles-ci ainsi que l'orientation sexuelle et ce qui se rapporte au corps.

L'**orientation sexuelle** était un sujet qui ne dérangeait pas dans l'Antiquité. Les hommes et femmes choisissaient leurs partenaires sexuels du moment qu'ils remplissaient leur devoir de reproduction en ayant des enfants. Les termes homosexuel et hétérosexuel n'existaient pas puisque les enjeux des relations étaient plutôt dus aux classes sociales et donc au concept « dominé-dominant ». Par conséquent, l'âge dans les relations n'était pas non plus objet de tabou comme il l'est actuellement. Beaucoup pratiquaient la « pédérastie », ce qui consiste à éduquer sexuellement un enfant en passant par des relations sexuelles. Les filles, se mariant également très jeunes, souvent juste après l'arrivée des premières règles, pouvaient se retrouver avec des hommes bien plus âgés qu'elles. Cependant, des lois assez strictes contraignaient certaines choses ou en autorisaient d'autres lors de rapports sexuels comme dans le Code d'Hammurabi. Au Moyen Âge, l'arrivée de la religion chrétienne en Occident changea complètement les rapports à la sexualité et aux rapports entre deux partenaires et devint **tabou**. L'amour n'avait presque plus aucune importance puisque le seul but était de se reproduire et non d'éprouver du plaisir, de nombreuses pratiques sexuelles étaient interdites par l'Église et la question de l'homosexualité n'était même pas posée puisqu'elle était interdite par l'Église, il fallait donc se cacher. Malgré cela, on discutait de sexe et la sexualité n'était pas toujours un sujet à éviter chez les populations. Cette même

mentalité continua de persister pendant l'Époque moderne et s'accrut. On vivait dans une philosophie du « refus » mise en place par l'Église où montrer en public des comportements intimes et parler de sexe était honteux et parfois même puni socialement puisque cela dégradait le statut social de la personne concernée. C'est de nos jours, durant l'Époque contemporaine, que la question de la sexualité et de l'orientation sexuelle ressort dans les discussions pour finir par n'être presque plus tabou.

Le **corps** et plus précisément celui de la **femme** a été un sujet sensible durant presque toutes les époques dominées par les hommes. Qu'est ce qui dérange ? Les **menstruations** évidemment ! Dans l'Antiquité, les femmes ayant leurs menstruations pouvaient ne pas être acceptées dans certains temples et le sujet était considéré tabou dans ceux-ci puisqu'avoir ses règles était impropre et montrait une sorte d'imperfection chez la femme. On évitait de les approcher par peur d'attraper une maladie comme la lèpre, tout ce qu'elles touchaient était contaminé et surtout on évitait les rapports sexuels de peur de finir déformé. Toujours au Moyen âge, la religion punissait par exemple un couple ayant des rapports pendant les règles de la femme. Une femme ayant ses règles était accusée lorsqu'un malheur survenait ; étant considérée inférieure à l'homme, on remettait tout sur elle. Avoir ses règles était plus considéré comme une maladie qu'une normalité. On ne disait donc pas quand on avait nos règles et ce sujet n'était jamais abordé. À l'Époque moderne, il n'était toujours pas question pour les femmes de faire savoir qu'elles avaient leurs règles. Comme pour la sexualité, tout ce qui était relié au corps était tabou, notamment à cause de la religion. C'est seulement à l'Époque contemporaine que, grâce notamment à la science, les règles deviennent quelque chose de normal et de reconnu comme bénéfique pour le corps. Le sujet n'est plus tabou mais il a encore du mal à être abordé sans gêne, notamment par les hommes.



Suivez ce code QR pour consulter les sources de cet article

Graffiti

Texte et photographie par Émile Arsenault-Laniel



« *C'est un peu les frères Dalton des fenêtres* », octobre 2022

Lorsqu'il est question de l'art de rue qu'est le graffiti, il est facile de tisser un lien avec la liberté qu'offre ce médium. Bombe de peinture à la main, le graffiteur se déplace dans les centres urbains et s'approprie ceux-ci en marquant dans l'ombre les surfaces nues et froides.

De l'immeuble conventionnel à la pancarte électorale, rien n'est à l'abri de cette prise de possession par le pouvoir de l'occupation artistique. Une occupation qui déplaît à certains, comme présenté sur le site officiel de la Gendarmerie royale du Canada, les tags et les autres types de graffitis étant associés à une forme de délestage de la part de la municipalité qui amène les résidents à se questionner sur le niveau de sécurité de leurs quartiers. En effet, si le « vandale » n'est pas attrapé sur le fait, en sera-t-il de même pour les autres criminels tapis dans l'obscurité ? Cette question soulève ainsi le sujet de la théorie de la fenêtre brisée amené par George L. Kelling et James Q. Wilson. Ceux-ci avancent que si les délits mineurs sont réprimés, la criminalité va être conséquemment décroissante. À l'inverse, s'il ne sont pas réprimés, ils vont probablement entraîner une hausse d'actes délictueux. Cette situation relativement simple s'expliquant par le fait que les citoyens ne commettant pas de délits vont développer un sentiment d'insécurité par rapport à leur quartier, amenant un retrait de leur part des lieux publics. Cela implique ainsi que l'espace nouvellement abandonné va être repris par des individus n'étant pas embarrassés par l'atmosphère délictuelle transformant ainsi la zone, puisque les actes répréhensibles ne vont plus être restreints par la pression sociale qui régit d'une certaine façon la conduite des habitants. Il est donc question d'une détérioration physique entraînant une détérioration qui cette fois est sociale.

Pour faire simple, le graffiti peut entraîner une dégradation sociale pouvant aller jusqu'à la ghettoïsation, un terme souvent incompris ou utilisé à mauvais escient, impliquant ici que des personnes avec une vision similaire vont s'enfermer dans une zone délimitée aux dépens de la diversité et du respect de la loi.

Pour revenir à une problématique plus concrète à court terme, cette forme d'expression artistique entraîne aussi des coûts faramineux qui retombent sur les contribuables. Une situation s'expliquant par le fait qu'une municipalité comme Montréal offre le nettoyage aux citoyens. Selon les prévisions de la ville, l'activité des graffeurs entraînera un coût de 687 000\$ et cela uniquement pour l'arrondissement Mont-Royal en 2022.

Jusqu'à présent, il est question de l'impact néfaste de l'action des tagueurs sur la collectivité, mais d'un point de vue plus individuel, cette activité se trouve être bénéfique et d'une certaine façon utile à la société. Avec l'utilisation de l'aérosol comme moyen d'expression, le graffeur s'ouvre les portes d'un monde n'étant pas régi par les dogmes habituels, affublé d'un pseudonyme, un véritable masque, ce dernier prouve sa valeur dans ce domaine uniquement par ses actes, atteindre un niveau de maîtrise respectable par le biais de la pratique ou bien trouver une structure valant la peine d'être peinte. En effet, ce domaine est pratiquement indissociable de la reconnaissance des pairs, les œuvres sont peintes pour être vues et plus un lieu est difficile d'accès, plus la prouesse est reconnue par le milieu. Cette situation amène l'individu à se dépasser pour être accepté par le groupe et d'une certaine façon à se forger une identité propre, donc trouver son style et par le fait même des repères face aux autres. Cette réalité est bien présentée par Maniks, un graffeur montréalais rencontré par Jean-Marc Beausoleil dans le cadre de la confection de son œuvre *Le chrome et le noir* :

« Il y a le jour et il y a la nuit. Il y a la vie civile et l'aventure du graff. (...) Plus chaud est l'endroit, plus dangereuse est l'action. Il y a la quantité et la qualité. Il faut écrire son nom le plus souvent possible, mais aussi choisir l'emplacement qui va attirer l'attention, forcer le respect. »

Plus de tags, donc plus de coûts et cela sans compter le risque que peut représenter l'accès à un lieu de prestige comme un château d'eau ou un viaduc. Cependant, il faut prendre en compte que cette situation amène le pratiquant à se mettre en question et à travailler sur lui-même pour se perfectionner, des gestes/attitudes qui redirigés dans d'autres sphères de la société vont être bénéfiques pour le fonctionnement de cette dernière. Cette information pertinente le devenant encore plus lorsque le graffeur est sur le point de passer à l'âge adulte, donc au tournant d'une nouvelle vie pouvant aller de pair avec le graffiti, mais pouvant surtout bénéficier de l'effort et du travail sur soi qu'entraîne l'art. Il est aussi possible de prendre l'action comme telle et de rediriger cette dernière de manière à la sortir de l'illégalité en offrant davantage aux artistes et par le fait même permettre à la collectivité d'aussi tirer jouissance des actions de ces derniers.

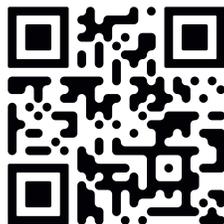
Le cas du Café Graffiti est véritablement représentatif du recentrage possible et de son utilité. En effet, l'organisme fondé par Raymond Viger en 1997 dans le quartier Hochelaga permettait aux graffeurs d'exposer et de s'exercer dans un cadre légal avec des activités organisées, mais aussi de s'associer à des entreprises privées pour embellir l'espace public. Cette approche permet aux graffeurs de 16 à 25 ans de s'exprimer en embellissant l'espace public. Une ressource offrant aussi à la clientèle de s'éloigner de milieux plus problématiques et de profiter d'un encadrement pour démarrer une carrière artistique professionnelle. Aujourd'hui, la mission du Café Graffiti est plus

axée sur l'aide et l'accompagnement de jeunes ressentant le besoin de se trouver dans un espace sain et sécuritaire permettant l'intégration et la socialisation, mais d'autres organismes comme MU, Dose Culture et même des regroupements ne se spécialisant pas dans l'art urbain comme Concert'Action Lachine, avec leur projet de murale Saint-Pierre en couleurs, sensibilisent toujours la communauté et donnent la possibilité de partager une vision de manière légale.

Si certains se sont rabattus sur ces possibilités, une forme de méfiance s'installe au sein de la communauté du graffiti puisque l'affiliation avec l'État ou la sphère privée pourrait teinter le regard des artistes étant auparavant complètement libres. Un des freins revenant régulièrement est aussi l'intérêt que les municipalités portent pour les murales, c'est-à-dire les œuvres immenses tapissant les édifices et qui s'éloignent de ce que font les graffeurs, malgré l'affiliation par le biais de l'art urbain. Les dires du muraliste et graffeur Monk.e au micro de Radio-Canada présentent parfaitement cette situation :

« Je pense que l'essor rapide qu'a eu le muralisme corporatif, le muralisme d'envergure, je crois que cela a créé un retour de dire : ce n'est pas nous ça, ce n'est plus nous, maintenant t'sé... Ça l'a une esthétique qui ressemble au graffiti, mais ce n'est pas ce que le graffiti est. ».

Maintenant, il ne reste qu'à voir comment les centres urbains et les institutions artistiques vont adapter leurs approches pour permettre une association plus avantageuse avec les graffeurs tout en conservant la culture inhérente à cette pratique pour intéresser plus d'artistes soucieux de la conservation de leur « crédibilité de rue » et de la liberté de créer.



Suivez ce code QR pour consulter les sources de cet article

Le français sera féministe ou ne sera pas

Par Noah Boisjoli-Jebali



La Liberté guidant le peuple, Eugène Delacroix (1830)

Les opinions exprimées par l'auteur ne reflètent pas nécessairement celles du Trait d'Union.

Pourquoi les jeunes préfèrent-ils désormais l'anglais au français ? C'est simple : le français est obsolète. Sa conception du genre diverge radicalement avec la réalité moderne et s'il ne s'y adapte pas, il mourra. C'est une question de sélection naturelle. Les risques, incontestables, se font déjà ressentir dans le déclin de la langue française au Québec.

Le deuxième sexe

« Le masculin l'emporte sur le féminin. » Tout le monde a appris cette pseudo-règle à l'école primaire, et tout le monde s'en souvient. Deux camps s'opposent : ceux qui s'offusquent (et avec raison) de la formulation misogyne de la règle, et ceux qui la justifient par le fait que le pronom « il », en français, est également considéré comme le genre neutre. L'Académie française le défend ainsi : « Il convient de rappeler que le masculin est en français le genre non marqué et peut de ce fait désigner indifféremment les hommes et les femmes ; en revanche, le féminin est appelé plus pertinemment le genre marqué. »

Je propose un troisième camp. Je reconnais que « il » est, historiquement, tout autant masculin que neutre. Cela dit, il serait absurde de nier sa symbolique, à la fois parce qu'il est systématiquement associé au masculin au quotidien, et parce qu'il s'agit, de toute façon, d'une subtilité de langage que la plupart des francophones ne connaissent pas. À quoi sert de jouer sur des détails de la langue ? C'est élitiste. Une langue doit être accessible, et ce « il » neutre ne la facilite pas – d'où la nécessité d'un nouveau genre neutre mieux démarqué. La grammaire française n'est pas immuable : elle devrait se conformer à la réalité de l'époque, pas l'inverse.

Simone de Beauvoir, une philosophe et écrivaine française (1908-1986), a brillamment décrit l'enjeu : « En effet, l'homme représente aujourd'hui le positif et le neutre, c'est-à-dire le mâle et l'être humain, tandis que la femme est seulement le négatif, la femelle. » Pourquoi, au XXI^e siècle, la femme devrait-elle encore rester le deuxième sexe – le deuxième pronom, l'exception à la règle ?



Simone De Beauvoir en 1967

Sachez cependant qu'il existe des alternatives à l'écriture inclusive, si vous la trouvez trop compliquée. La règle de proximité, par exemple, était en usage avant celle de la primauté du masculin. Elle veut que l'adjectif suivant une énumération de noms s'accorde en genre avec le dernier nom de l'énumération. Ainsi, au lieu de dire « Félix, Rémi et Sarah sont beaux », on dirait « Félix, Rémi et Sarah sont belles ». Cela a aussi l'avantage de sonner plus naturel à l'oreille. L'Office québécois de la langue française, quant à lui, privilégie le langage épïcène. On dirait donc « la communauté étudiante » plutôt que « les étudiant.e.s » ou « les étudiants et les étudiantes », comme l'écriture inclusive le prescrit.

Les solutions abondent ; mais se buter et se plaindre, comme le font toujours les membres de l'Académie française, n'en est pas une.

Mon problème avec l'Académie française

L'Académie française, institution rétrograde vieille de près de quatre-cents ans et gardienne autoproclamée de la langue française, décrit l'écriture inclusive comme une « aberration » et un « redoublement de complexité ». Or, du même souffle, elle met en garde contre la perte de popularité – ou, à ses yeux, de *pureté* – de la langue française, la jugeant « en péril mortel ». Comment peut-elle vouloir protéger une langue tout en s'opposant si vertement à son évolution ? Qui est-elle pour parler au nom de « générations futures » dont elle ne sait rien ?

Le monde change à une vitesse ahurissante, et les cent dernières années ont vu l'avènement de changements sociaux sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Il va donc de soi que la langue doit emboîter le pas tôt ou tard. La francophonie d'aujourd'hui est plus diverse et plus flexible que jamais, et il est inévitable qu'elle va continuer de se transformer, peu importe ce qu'une quarantaine de Français.e.s séculaires en costumes de majordomes décrètent.

Force est d'admettre que la langue française n'a peut-être plus besoin de ses gardien.ne.s. Après tout, qui décide de la langue que nous parlons ? Ce ne sont pas des institutions élitistes, ni des gouvernements, ni des décrets ministériels, ni des dictionnaires, ni même des linguistes : c'est la population. C'est nous. Un mot n'est ajouté au dictionnaire que s'il se répand dans l'usage quotidien. Depuis quand une langue devrait-elle être contrôlée par un groupe sélect ? Ne devrait-elle pas plutôt servir la société ? D'autant plus que l'Académie française ne compte ni sociolinguiste ni lexicographe : ce ne sont que des femmes et hommes de lettres. De brillantes plumes, certes, mais loin de là des spécialistes en tendances de langage, et encore moins de bon.ne.s représentant.e.s des francophones moyen.ne.s.

C'est probablement pourquoi l'Académie en est encore à la neuvième édition de son dictionnaire, commencée en 1984 – la version précédente ayant été achevée en 1935. Aux dernières nouvelles, elle en serait encore à la lettre S.

*Depuis six mois dessus F on travaille,
Et le destin m'auroit fort obligé,
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au G.*

François Le Métel de Boisrobert, académicien du XVII^e siècle

Ne soyez donc pas surpris si les mots « karaoké », « chlamydia », « homophobie » et « manga » ne se trouvent pas dans cette fameuse neuvième édition. Trop modernes pour mesdames et messieurs de l'Académie ?

L'Académie française existe depuis 1635. La première femme membre, Marguerite Yourcenar, a été élue en 1980. Depuis, seulement sept autres femmes y ont siégé. Lorsque Dany Laferrière s'y est joint en 2015, il était, à soixante ans, le plus jeune académicien en vie, ainsi que le premier Québécois et le premier Haïtien.

Et c'est après eux que nous attendons pour parler le français que nous voulons ?

Comment va-t-iel ?

« Iel, iels (rare) : Pronom personnel sujet de la troisième personne du singulier (iel) et du pluriel (iels), employé pour évoquer une personne quel que soit son genre. »

C'est ce qu'on peut lire dans le Robert en ligne sous le pronom « iel » – car oui, il en fait partie depuis l'automne 2021, une décision naturelle de la part d'un dictionnaire lorsqu'un néologisme commence à être plus utilisé. Le Robert explique : « Il nous est apparu utile de préciser son sens pour celles et ceux qui le croisent, qu'ils souhaitent l'employer ou au contraire... le rejeter. » Il avance ensuite que l'ajout de certains mots à son dictionnaire « ne vaut évidemment pas assentiment ou adhésion au sens véhiculé par ces mots ».

Et pourtant, la francophonie s'est enflammée. Plusieurs s'indignent de se voir suggéré.e.s l'usage d'un néologisme ; d'autres nient tout bonnement l'existence des personnes non-binaires.

Je rappelle cependant qu'alors que les jeunes transgenres et non-binaires rapportent avoir deux fois plus d'idées noires que leurs pairs, l'utilisation des bons pronoms et du prénom choisi est associée à une diminution des tentatives de suicide de 65%.

Ce n'est pas grave, de ne pas tout comprendre de la réalité des personnes non-binaires. Cela dit, nous avons l'obligation de traiter tout le monde avec respect, même lorsque nous ne saisissons pas l'ampleur de ce qu'iels vivent. Et avec de telles statistiques, ce n'est plus une question de langage ou même d'idéologie, mais d'humanité. La pureté d'une langue ne devrait jamais prévaloir sur la survie de ses locuteurs.

Comprenez donc l'intérêt pour, notamment, les membres de la communauté LGBTQ+, de préférer l'anglais : le français n'est même pas adapté à leur vécu.

Par le peuple, pour le peuple

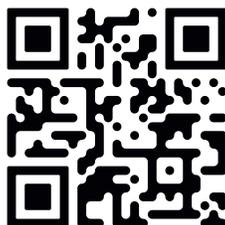
Le français, comme n'importe quelle autre langue du XXI^e siècle, doit s'adapter à cette nouvelle conception du genre et du rôle de la femme en société. Que l'on s'identifie comme féministe ou pas, allié.e ou pas, la francophonie, elle, l'est résolument plus qu'il y a cent ans. Nous ne pouvons plus nous permettre de nous braquer devant de tels changements alors que le français est désormais la langue première parlée de seulement 58,4% des Montréalais.e.s.

Évidemment, les suggestions ne sont pas parfaites. Le pronom « iel » complique les accords. L'écriture inclusive peut être visuellement lourde. Il s'agit d'une transformation importante, et il est tout à fait pertinent d'en débattre. Cependant, nous devons cesser d'étouffer son évolution. Les changements se feront organiquement s'ils sont nécessaires. Les méthodes s'amélioreront. Et pour l'amour du ciel, au diable la pédanterie académicienne ! Le français devrait être fait par et pour le peuple. Autrement, il limite la capacité d'expression de la population, ce qui est contraire à l'objectif même d'une langue.

Dans son remarquable essai *King Kong Théorie*, Virginie Despentes, écrivaine et réalisatrice française, écrit : « Le féminisme est une aventure collective, pour les femmes, pour les hommes, et pour les autres. (...) Il ne s'agit pas d'opposer les petits avantages des femmes aux petits acquis des hommes, mais bien de tout foutre en l'air. »

Tout foutre en l'air. À l'ère de la censure, du corporatisme sauvage et de l'extrémisme, ne serait-ce pas la bienvenue ? Oui, je vous invite au chaos et à la confusion, car ils sont nécessaires à toute remise en question. C'est pourquoi nous devons également nous donner droit au débat, aux questionnements et aux hésitations. L'erreur ne devrait pas être taboue. Comme l'a dit l'écrivaine québécoise Martine Delvaux, il faut « faire violence à la langue ». Une telle croisade, ça ne se fait pas sans trébucher.

Pour ne pas se perdre, le français doit changer. Pas le choix. Et si, comme avec la crise climatique, nous cessions de voir cette réforme comme un sacrifice et une obligation, mais plutôt comme une occasion en or pour la discussion et le progrès social ?



Suivez ce code QR pour consulter les sources de cet article

Maisonneuve en grève

Texte par Noah Boisjoli-Jebali

Photos par Émie Bussières et Noah Boisjoli-Jebali

Les opinions exprimées par les personnes interviewées ne concernent qu'elles et ne reflètent pas nécessairement celles du journal ou de l'association étudiante.

Tel que décidé par la population étudiante à l'assemblée générale du 20 septembre, les 22 et 23 du même mois étaient des journées de grève pour la justice climatique au Collège de Maisonneuve. À cette occasion, j'ai accompagné les braves étudiant.e.s qui se sont levé.e.s tôt pour piquer devant les portes du bâtiment, un moyen de pression essentiel à la tenue de la grève.



Jeudi le 22 septembre, 7h. Des étudiant.e.s distribuent des boissons chaudes, des collations et des hauts-parleurs aux nombreuses portes du Collège, qui seront bientôt gardées par une centaine de jeunes en manque de sommeil/caféine/gants. La mobilisation se prépare.



Une des portes de la rue Nicolet ne tarde cependant pas à s'activer. La méthode de prédilection de ces élèves à l'enthousiasme contagieux pour se réveiller et se réchauffer ? La musique des Trois Accords et la danse en ligne !



Des affiches en train de sécher faites par les étudiant.e.s de Maisonneuve et du Vieux-Montréal

Le nombre d'étudiant.e.s présent.e.s dépasse les attentes de plusieurs. « Il y a beaucoup plus de monde que l'année dernière », dit Matys, qui avait également piqueté lors de la grève de l'hiver passé. Selon lui, les conditions cette année sont bien plus propices à un tel évènement.

Arthur, membre du comité exécutif de l'association étudiante, se dit lui aussi « plaisamment surpris ». Il affirme, parlant de l'assemblée générale du 20 septembre : « Il y a eu un engouement de la population étudiante qui était vraiment impressionnant, même que l'exécutif était complètement dépassé ! Ça fait plusieurs années qu'il n'y a pas eu d'assemblée générale avec autant de personnes présentes. » En effet, celle-ci a réuni plus de 10% de la communauté de Maisonneuve.

Léa, qui s'était déjà engagée pour l'environnement au primaire et au secondaire mais qui le faisait pour la première fois au cégep, s'enchant : « On est plus conscients de ce qu'il se passe que quand j'étais plus jeune au primaire. Je sais qu'on a plus de contrôle [qu'avant], c'est le *fun* de s'autodéterminer ! » Son amie Alice, étudiante du cégep du Vieux-Montréal lui aussi en grève, ajoute : « S'impliquer dans un mouvement de groupe, non seulement c'est motivant parce qu'il y a d'autres personnes qui pensent comme toi, mais aussi ça fait que tu te sens plus utile et tu as moins de chance d'être cynique ou nihiliste. »



Mes collègues me parlent surtout d'investir dans le transport en commun et le développement durable et de taxer les riches et les entreprises polluantes. Naturellement, l'éducation tient à cœur à plusieurs. « Selon moi, c'est une des choses les plus importantes quand on veut avancer dans la vie », dit Elia. Sophie renchérit : « De mon primaire à mon secondaire, à part nous, les élèves, qui parlions d'environnement, et des profs qui étaient avec nous, on n'a jamais eu de cours qui parlait d'environnement. » Elle soulève l'idée de recevoir des formations non seulement en écologie, mais aussi en politique.

Contre toute attente, de nombreux.se.s jeunes expriment également un certain intérêt envers l'indépendance du Québec.



Une fois les cours officiellement levés grâce au piquetage, un petit contingent d'élèves se déplace à pied et en métro jusqu'au cégep du Vieux-Montréal dans le centre-ville, où ils et elles sont attendu.e.s. Un fabuleux sentiment de communauté règne – quelque chose que la plupart n'ont pas encore connu dans un milieu collégial.



Photo par Émie Buissières

Muni de la bannière de la Sogéecom, le groupe s'assoit brièvement au milieu de la rue Sainte-Catherine avant de reprendre son chemin.



L'arrivée du contingent de Maisonneuve au cégep du Vieux-Montréal

Arthur m'explique le plan d'action : « Le but, c'est d'augmenter graduellement la pression jusqu'à temps que le parti au pouvoir n'ait pas le choix de poser des actions. » Il précise que les grèves ne sont pas le seul moyen de pression envisagé par la communauté étudiante. « Avant tout, l'idée d'un mouvement c'est de mettre de la pression, mais c'est aussi de réfléchir ensemble aux enjeux de société. » C'est pourquoi il espère voir naître, entre autres, des moments de discussion, des débats, des manifestations thématiques et des sit-ins – tout autant de manières de protester contre l'inaction gouvernementale.

Au sujet de la coopération avec le cégep du Vieux-Montréal puis, plus tard dans la journée, avec Saint-Laurent et Dawson, Arthur affirme : « Ça a permis de créer un lien avec d'autres assos étudiantes et une belle solidarité. »



Vendredi matin, le piquetage recommence, mais cette fois-ci avec un allié précieux : le syndicat des professeur.e.s, qui a voté pour la grève de vendredi uniquement.



« La planète brûle », peut-on lire écrit à la craie sur le sol du stationnement à côté des kiosques de nourriture et de confection d'affiches organisés par les enseignant.e.s.

En matinée a lieu une séance de « cégep populaire », durant laquelle les professeur.e.s parlent à tour de rôle d'environnement et de mobilisation à la petite foule qui s'est rassemblée autour. Je m'entretiens avec Jean-Manuel, qui vient de livrer un discours passionné après qu'un enseignant lui ait spontanément offert le micro.

« Il faut que le monde ait du temps pour débattre et pour penser, parce qu'en ce moment on est tellement aliénés que quand on a du temps, est-ce qu'on a envie d'aller lire un texte compliqué ? » Selon lui, le problème résiderait notamment dans cette « accélération du temps », tel qu'il l'a décrit dans son discours, citant le sociologue allemand Hartmut Rosa. « On devrait être capables de [se détendre], mais aussi de s'impliquer. » Ce principe donnerait donc tout son sens à de telles journées de grève, durant lesquelles plusieurs étudiant.e.s ont profité du cégep populaire

pour discuter, s'instruire et bâtir une communauté axée sur un but commun.

Les professeur.e.s, quant à eux, se disent optimistes en voyant l'intérêt que leurs élèves portent au sujet de l'environnement. Une professeure du Collège me parle de la raison de son engagement : « Il ne faut pas s'attendre à ce que les petits gestes quotidiens et individuels mènent à un vrai changement, il faut se mobiliser pour envoyer un message clair au gouvernement. » Elle ajoute : « Il faut s'unir pour envoyer un message d'urgence. J'adore mon travail, j'adore enseigner, mais parfois il y a des causes qui dépassent le simple cours que je vais donner. »



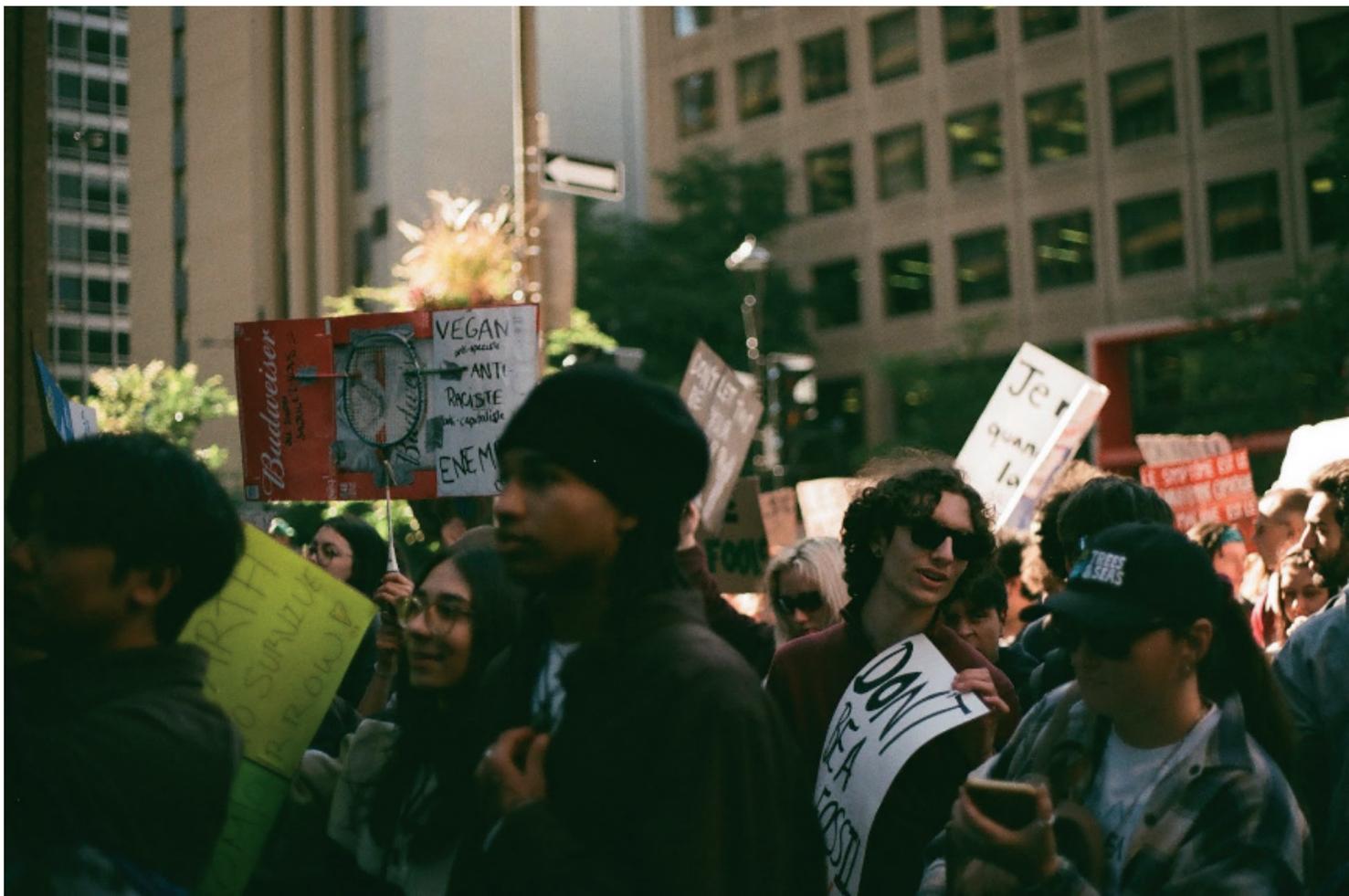
Les deux journées de grève se concluent sur une manifestation dans le centre-ville de Montréal, durant laquelle je croise le contingent, qui porte la bannière réalisée jeudi par les étudiant.e.s de Maisonneuve et du cégep du Vieux-Montréal.

En avant, Marche pour la justice climatique du 23 septembre 2022

Photographies par Émile Arsenault-Laniel







Culture et avenir dans *Mon père et sa mélancolie*

Par Anaïs Medouni

« À tous les bergers des “petites” cultures de notre planète, merci »

La réalisatrice canadienne d'origine chinoise Xiaodan He a réalisé en 2022 le long-métrage *Mon père et sa mélancolie*. Le film-documentaire suit le père de la réalisatrice qui retrace ses pas dans son village natal, dans la région de Lijiang, et avec chaque lieu visité et chaque rencontre, retrace son histoire, celle de sa culture et tente d'entrevoir son devenir.

La culture naxi

Le père de Xiaodan He fait partie de la culture naxi, minorité culturelle du sud-ouest de la Chine. Elle est entre autres la dernière culture à toujours utiliser des pictogrammes. Elle se caractérise par des chants et fables traditionnels qui sont transmis de génération en génération. Les *naxi* possèdent aussi leur propre religion, qui a été elle-même influencée par diverses religions de passage dans la communauté pour former, finalement, un culte qui leur est propre. Depuis plusieurs siècles, la minorité naxi ainsi que plusieurs autres minorités chinoises ont été victimes d'une répression de l'état chinois de leur culture qui a grandement entravé leur transmission. Ce contexte a fini par compromettre cette culture, en faisant ce que la réalisatrice caractérise de « petite culture ».

Mélancolie

Une interrogation s'impose lorsqu'on considère la condition de la culture naxi : qu'est-ce qui fait que certaines cultures sont « petites » tandis que d'autres se sont étendues, sont devenues dominantes ? Le fait même de qualifier ces cultures de « petites » présuppose l'existence de quelque chose de « grand » auquel on les comparerait : la « grande » culture mondiale ou majoritaire omniprésente, écrasante.

Autant accepter le fait que la survie de l'intégrité des petites cultures n'est depuis longtemps plus une question d'actualité. Mondialisation, colonisation et toutes sortes de mouvements les ont gravement compromis. Alors, quel devenir les attend ? Quel devenir pour ces cultures qui ne sont plus tout à fait ce qu'elles sont, et pour les individus sur qui repose tout le poids d'en choisir un devenir et d'en accomplir le destin ? S'offrent à eux deux possibilités : accepter l'oubli, ou tenter de lutter contre - autrement dit, la voie du berger.

Le titre anglais du long métrage est « My Father's Journey ». En contraste avec le titre francophone, celui-ci suggère un peu d'espoir pour faire face à la mélancolie : certes, la vie du père de la réalisatrice et, par extension, celle des bergers comme lui, sont inévitablement liées à une certaine mélancolie, mais n'empêche que c'est « a journey », un périple, qui implique que ce n'est pas une fin en soi. Les petites cultures sont engagées sur la sinistre voie de l'effacement, mais peut-être aussi que cette voie mènera à une transformation, car la réalisatrice du documentaire et fille dudit berger garde tout de même en elle une part de cette culture. La réalisation du documentaire est,

d'une certaine manière, sa propre forme de fable naxi qu'elle pourra transmettre aux générations futures, et au public.

Enjeux

Les membres des petites cultures font face à un dilemme : perpétuer sa culture ou l'abandonner et suivre le courant de son temps ? Les « petites » cultures menacées sont nombreuses dans le monde et chacun de ses membres fait face à cette question à différents degrés. Particulièrement dans les sociétés occidentales qui connaissent des taux importants d'immigration, on pourrait voir les cultures des individus immigrants comme des petites cultures en comparaison avec la majorité écrasante de la culture locale. Ces individus font d'autant plus face à un dilemme. En effet, la perspective de perpétuer sa culture est-elle réellement concevable ? Le plus souvent, ce sont les enfants de ces immigrants qui tentent d'y répondre par eux-mêmes, donnant souvent lieu à de majeures crises identitaires. Cet enjeu, bien que peu discuté, est cependant majeur autant dans les petites cultures natives que pour les cultures qui sont devenues petites à cause des circonstances.

Une question fatale, mais essentielle reste à être posée : les petites cultures sont-elles vouées à la perte ?

Sida, Larry et Kids

Texte et photo par Émile Arsenault-Laniel



Noctambules, septembre 2022

Le 5 juin 1981, des infections au sida sont recensées sur le territoire américain, le premier cas est documenté dès 1959 en République démocratique du Congo, mais ce n'est que des années après les faits que les scientifiques dressent un lien entre ce cas particulier et le VIH. Il n'était mention que de morts suspectes, maintenant il est officiellement question d'une épidémie. L'infection s'attaquant au système immunitaire, des patients immunodéprimés sont répertoriés aux quatre coins du pays. Le constat est brutal, malgré l'effort, les cas sont en constante augmentation et il faudra des années pour que la crise se stabilise. La situation épidémiologique s'immisçant directement dans l'intimité des individus, l'inconscient collectif est affecté, engendrant, par le fait même, un terreau fertile pour les artistes. Ceux qui se lèvent en alliés de la cause en passant des revendications et des messages propres aux personnes infectées à la manière de Derek Jarman et son film *Blue* partageant par sa bande sonore l'univers intérieur de l'artiste lui-même infecté et décédant du sida quelque temps après la sortie de son œuvre finale. Une façon de présenter les personnes infectées d'une autre manière que par le spectre de la frayeur ou de la maladie. D'autres créatifs comme Nicholas Nixon vont, à l'inverse, prendre cette problématique et appuyer l'aspect plus alarmiste de l'épidémie en prenant des photographies de patients diminués par le virus et par conséquent recevoir les foudres d'associations se battant pour une représentation moins

stigmatisante des individus séropositifs. Les artistes mentionnés précédemment avaient à cœur cette cause et par leurs travaux venaient sensibiliser la population sur les conditions et le risque du VIH. Il va en être de même pour une tête brûlée qui, en s'extirpant de l'ombre avec son œuvre la plus emblématique, va flirter avec l'image de ce fléau.

Larry Clark est dans un premier temps un photographe natif de l'Oklahoma, un détail important sachant qu'à travers son objectif, il s'intéresse à une jeunesse américaine meurtrie et marginalisée s'enfonçant pleinement dans une vie d'excès. S'attardant de manière très tangible sur le corps, sans fioriture ni retenue, une approche lui valant la conspuasion de ses confrères à ses débuts lorsqu'il sortira son premier ouvrage photographique *Tulsa* traitant de la problématique d'addiction aux amphétamines qui ronge sa ville d'origine, cette dernière donnera son nom au projet. Ce travail de documentation s'étale de 1963 jusqu'en 1971 et qui pour certaines personnes se rapproche plus du voyeurisme que du véritable besoin d'apprendre. Une œuvre amenant déjà son intérêt pour le corps, mais aussi de l'altération et de la destruction de celui-ci, cette fois-ci par la drogue, mais plus tard dans sa carrière par d'autres méthodes. Son travail continue avec *Teenage Lust*, un album autobiographique publié en 1983 et présentant son adolescence par le biais de l'objet photographique ainsi que *The Perfect Childhood* en 1992, un recueil de photographies qui n'avaient pas été utilisées jusque-là. Dans les deux cas, l'appareil est toujours axé sur l'individu et son enveloppe charnelle dans des situations se voulant sauvages et causées d'une certaine façon par le désir qui sera consubstantiel à la drogue dure, celle l'étant moins et les ébats amoureux. Ce qui nous amène à l'année 1995, où un changement de médium va s'opérer pour le photographe devenant metteur en scène.

Dans ses jeunes années, le futur cinéaste avait déjà l'ambition de mettre en scène un long-métrage, mais ses déboires avec les stupéfiants ne faisaient pas de lui un candidat viable pour les cadres des studios de cinéma. C'est des décennies plus tard, après une désintoxication et le visionnement du film *Drugstore Cowboy* de Gus Van Sant, qu'il va s'atteler à la tâche en sachant précisément ce qu'il veut traiter par le prisme de cette première tentative d'immersion dans le monde du 7ème Art :

« I decided to make a film about what is happening with teenagers today (...) I didn't want to make a film about myself. I look around and all the kids... And I found that... At least visually more exciting. Teenagers with skateboards. (...) I want to make a film about the world of skateboarding and about these kids. »

Après une longue plongée dans le monde du skateboard pour peaufiner ses connaissances, il va faire la rencontre à New York d'Harmony Korine qui lui présentera le premier jet d'un scénario s'approchant de ce que Larry Clark voulait présenter au public, c'est-à-dire une histoire retranscrivant fidèlement ce que l'artiste a aperçu pendant ses années d'observation chez les jeunes skateurs qui l'intéressent tant. Selon ses propres dires, il s'agit d'une ouverture sur un monde normalement secret et inaccessible pour les non-initiés. Le scénariste recevra donc la tâche d'écrire le scénario d'un film qui s'intitulera *Kids*.

Œuvre majeure du cinéma indépendant américain, *Kids* retrace pointilleusement la vie de la jeunesse new-yorkaise des années 90 et cela pour une courte et intense escapade dans le quotidien d'individus carburant aux sensations fortes, le tout avec une technique réfléchie pour donner une impression de documentaire à l'audimat avec l'utilisation d'une caméra à l'épaule, de dialogues en apparence spontanés et la sélection d'acteurs parmi la communauté du skate new-

yorkaise. Une approche en lien avec l'intérêt que porte le réalisateur pour la véracité. Si cet aspect de proximité correspond au style de Clark, ce n'est pas le seul élément qui fait la part belle à son univers. Une ligne écrite pour un personnage secondaire permet de comprendre avec précision l'intention du long-métrage :

« I don't know any kids with AIDS. No one I know has never died from that shit. It's like some make-believe that the whole world believes. »

La réplique divulgue une des thématiques, voire la thématique la plus importante de l'œuvre : la propagation du VIH et les conséquences du délestage des mesures de protection. En effet, si le film se démarque par son univers à l'aspect cru et ancré à même la rue, c'est aussi par le traitement du corps et de son écroulement programmé que l'œuvre va marquer l'esprit des spectateurs, le récit tournant autour du personnage de Telly, un jeune homme atteint du sida. Ignorant sa condition, l'obsession qu'il entretient pour la pureté des corps toujours vierges l'amène à infecter ses conquêtes, occasionnant ainsi une course poursuite sous haute pression à travers les rues de New York pour mettre fin à la propagation du virus. Dans un cadre festif où les drogues et le skateboard se tiennent comme des balises régissant la conduite des personnages, la maladie vient détonner avec l'ambiance générale, les scènes de transmission devenant de la sorte plus frappantes, plus choquantes, le spectateur étant témoin d'une scène brisant le rythme du récit. L'obligeant ainsi à être l'unique observateur de l'altération, de la possible mort de ces adolescents. La fête s'arrête le temps d'un instant. Pour Anna Musleswki, doctorante en études cinématographiques et audiovisuelles, il s'agit d'un catalyseur disruptif venant volontairement contrarier le spectateur et entraver son immersion dans l'œuvre. Il n'a plus un regard passif sur l'image, il est obligé de se creuser les méninges et de penser à son rapport face à ce qu'il regarde, à ce qu'il vit. Une réalité qui vient aussi heurter les « Kids » lorsqu'un l'un deux se réveille, fixe la caméra et dit avant de conclure l'œuvre :

« Jesus Christ. What happened ? »



Suivez ce code QR pour consulter les sources de cet article

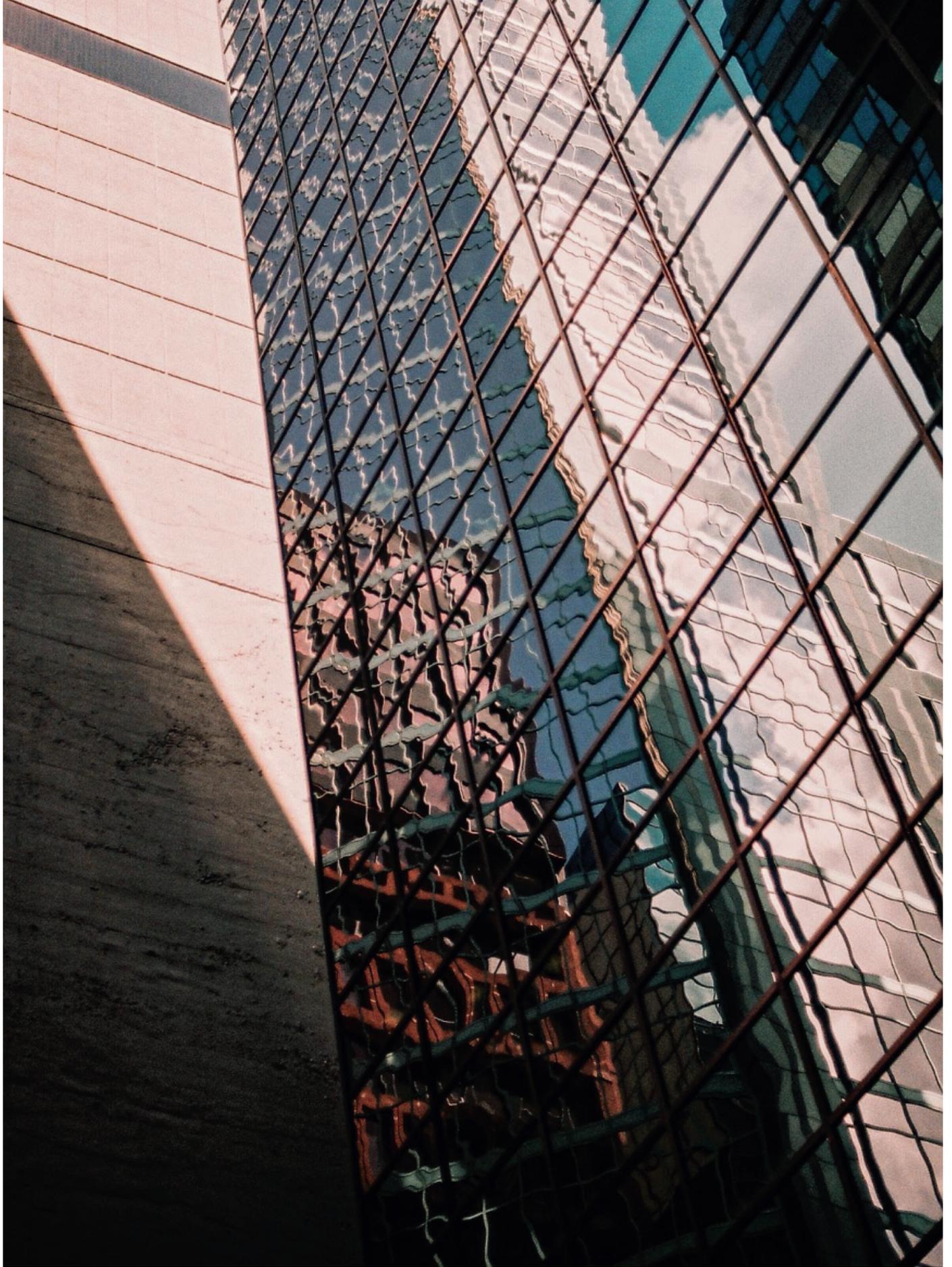
Paysages urbains

Photographies par Émile Arsenault-Laniel

Quelques photographies que j'ai eu l'occasion de prendre lors de mes interminables balades. En solitaire ou avec des amis, par temps chaud et par temps frais. À chaque occasion son lot de photos.



Ruelle, août 2022



Gratte-ciels fondants, septembre 2022



Réflexion urbaine, juillet 2022

Flamand jaune, juillet 2022





J'me suis perdu comme un grand, septembre 2022

Amour fou

Par KidaLauzia Paquette



« I can't escape this hell, so many times I've tried, but I'm still caged inside. »

Elle est assise là, dans la pièce à côté. Depuis les escaliers où il est assis, il peut la voir clairement, comme de l'eau de roche. Elle joue, sur son piano, une douce et apaisante mélodie, souriante et heureuse. Elle ne sait pas ce qu'il a prévu de faire. Elle ne connaît pas l'existence des trois revolvers qui reposent impatiemment sur son lit, ou celle des douze cocktails molotov dans son sac. Elle ne le voit pas, ne voit pas son visage déchiré par la peine.

Non... Elle ne sait rien, et c'est mieux ainsi. Il ne veut pas, il refuse qu'elle n'ait ne serait-ce qu'un minuscule doute à propos de ce qu'il compte faire. Parce qu'il l'aime. Il l'aime tellement, elle qui a toujours été à ses côtés, et il souhaite plus que tout qu'elle ne garde de lui que des beaux souvenirs. C'est cette raison même qui le convaincra finalement, une heure plus tard, à exécuter ce geste immoral.

« No one would ever change this animal I have become. Help me believe it's not the real me, somebody help me tame this animal. »

Deux années plus tard, lorsqu'il sera devant la cour, plaidant coupable pour un meurtre au second degré, il avouera être plein de remords. Écrite noir sur blanc sera sa raison de l'avoir froidement assassinée : il l'aimait. Sa précieuse mère, la femme qui jouait du piano pour le consoler la nuit, la femme qui lui chantait des berceuses lorsqu'il était bébé. Tellement... Il l'aimait tellement ! Et elle n'avait pas mérité un tel sort, ça aussi il l'avouera plus tard à la cour.

« I can't escape myself, so many times I've lied, but there's still rage inside. Somebody get me through this nightmare, I can't control myself. »

Mais alors pourquoi... Pourquoi, alors même qu'il était en parfait état d'esprit, regardait-il cette vieille femme au cœur d'or, lui faisant mentalement ses adieux ? Pourquoi ? Il l'aimait ! L'amour... Voilà exactement sa raison d'agir. Sa mère lui était si précieuse, qu'il préférait encore mettre fin à ses jours plutôt qu'elle ne voit, aux nouvelles, ce qu'il allait faire. Ça lui en avait pris, du temps, à se décider ! Mais maintenant qu'il était sûr de lui, tout semblait enfin être clair...

Il allait l'assassiner. Oui, lui, Ryan, allait assassiner le premier ministre.

Mais, avant cela, il devait s'occuper d'elle, devait être sûre que la vieille femme ne garderait que les plus beaux souvenirs de son fils. Quelques années après, on se demandera l'éternel « pourquoi ? ». On le regardera, se dirigeant à la prison où il passera le reste de ses jours, et on sera révolté par le geste qu'il a commis. On ne comprendra pas, jamais. Parce que, aux yeux de tous, il est impossible de tuer par amour. Pourtant, c'est exactement la raison qui le poussait en ce moment. L'amour, oui l'amour. Il faisait tout cela par amour, et non par folie.

Il l'aimait tant ! Il l'aimait éperdument, l'aimait plus qu'il ne s'était jamais aimé ! Il l'aimait à la folie ! Oui ! Sans elle, il était perdu ! Perdu, perdu, perdu ! Il l'aimait ! Il ne voulait pas faire ça ! Il l'aimait ! Il le devait ! Il l'aimait ! Et donc, remontant lentement dans sa chambre, le garçon prit l'un de ses revolvers. Encore plus lentement, il redescendit les escaliers. Et, en ralenti, comme on le voit dans les films, il leva son arme avant de finalement tirer la balle fatale...

Il tira, à l'arrière de la tête de sa mère.

À Barbara,

Ma chère mère. Ma raison d'être. Mon rayon d'espoir.

Je t'écris aujourd'hui de ma cellule. Le jury a longuement hésité, avant de finalement opter pour quatorze ans de silence. Moi, ça me convient. Je trouve même que c'est une bonne chose. Bien que je n'ai pas exécuté mon acte, j'y ai pensé. Je trouve que c'est donc mieux d'être ici plutôt qu'à la maison avec toi. Tu me manques énormément, maman, et j'ai hâte de te revoir. En fait, la seule pensée qui m'aide à survivre, ici entre les murs de cette chambre, est la perspective de bientôt te rejoindre.

En espérant du plus profond de mon être que tu ne m'en veux pas, que tu comprends ce que j'ai fait. Je t'aime, maman, je t'aime plus que tout. Je ne voulais pas que tu vois cette bête féroce tapie au fond de moi. Je voulais qu'éternellement tu sois fière de moi, à tout jamais souriante et paisible.

Il est tard maintenant, je dois te laisser. Mais ne t'en fais pas, tu ne seras pas seule pour longtemps... Je compte te rejoindre ce soir.

Je t'aime,

Ton fils.



Suivez ce code QR pour consulter les sources de cette nouvelle

Horoscope du mois d'octobre 2022

L'horoscope qui vous est présenté dans cette première édition du TDU pour l'automne 2022 est en lien avec le thème du tabou. Laissons-nous porter par les secrets et les tabous de toutes sortes !

Balance (23 septembre - 22 octobre)

Le motherload est proche. Fais-toi discret.ète et ne fais pas trop de vagues, car tout ce qui brille attire les pies.

Scorpion (23 octobre - 22 novembre)

Les matching tattoos c'est cool, mais fais attention, ne le montre pas à ta mère. Ça pourrait rapidement tourner au vinaigre !

Sagittaire (23 novembre - 21 décembre)

Tu portes des faux vêtements de designers. Bravo, personne ne le sait. Ne laisse pas tes amis t'observer de trop près, ils pourraient s'apercevoir de la supercherie.

Capricorne (22 décembre - 20 janvier)

Se masturber huit fois par jour, c'est excessif.

Verseau (21 janvier - 18 février)

Passes-tu une belle semaine ? J'imagine que oui, étant donné que ton prof ne t'a pas vu.e tricher durant son dernier examen.

Poisson (19 février - 20 mars)

Le scandale est proche. Cette relation secrète que tu vis en ce moment sera bientôt étalée au grand jour.

Bélier (21 mars - 20 avril)

Tu ne devrais pas avoir honte de ta sexualité débridée. Une golden shower de temps en temps ça ne fait pas de mal.

Taureau (21 avril - 21 mai)

Pense à défaire ton lit toi-même. Tu ne voudrais pas que tes parents voient les taches que tu y as laissé hier soir !

Gémeaux (22 mai - 21 juin)

« Oops, I did it again
I played with your heart, got lost in the game
Oh baby, baby
Oops, you think I'm in love
That I'm sent from above
I'm not that innocent »

Cancer (22 juin - 21 juillet)

Tu n'as pas besoin d'avoir honte. Je suis sûre que tu n'es pas le.la seul.e à pleurer en écoutant le Lorax.

Lion (22 juillet - 22 août)

Tu ne devrais pas lui faire confiance. Il semble avoir trop d'adoration pour son père. Celui-ci a aussi particulièrement beaucoup d'enfants... #cult

Vierge (23 août - 22 septembre)

Tu le.la trompes. Et tu ne te sens même pas mal... #staytoxic

Secrets tabous

Envoyés anonymement par notre lectorat

1. Je m'autodétruis en continuant de vape, sachant très bien les conséquences que ça a sur ma santé et le fossé que ça crée entre moi et mes parents.
2. Je suis un homme qui aime porter des collants. J'espère qu'un jour ce morceau de linge aussi banal sera multi-sexe.
3. J'aime me sentir désiré mais j'ai jamais aimé le sexe.
4. J'ai laissé plusieurs hommes dans la quarantaine me faire des choses, en même temps. Je suis un gars aussi.
5. Je me masturbais quand j'avais 4 ans.
6. J'ai jamais eu d'orgasme.
7. J'ai failli me suicider 3 fois.
8. En tant qu'enfant (11-12 ans), ma cousine et moi avons exploré notre sexualité ensemble brièvement, n'ayant ni maturité ni d'autres personnes proches que nous connaissions pour faire ce genre de choses. C'est très intéressant, la sexualité que j'avais en tant qu'enfant n'est plus autant présente et je me rends bien compte que ces comportements sexuels (bon plus ou moins hein) ne sont pas nécessairement naturels, mais dans ma famille parler de quoi que ce soit d'un petit peu sexuel était tabou (y compris regarder des anime bien sûr) donc on le faisait en secret. Plus jeune (7-8 ans) j'engageais dans des sessions de make-out qui duraient jusqu'à 10 minutes avec ma voisine et l'amie à mes cousins. Bref voilà. Merci de me donner un endroit où je peux enfin en parler, j'avais plutôt honte haha.
9. Un voyage d'un mois aux États-Unis et quelques heures en solitaire devant la télé ont laissé une plaie toujours fraîche sur mon âme; je suis fan de l'émission « To Catch a Predator » avec Chris Hansen.

J'ai visionné toutes les saisons, incluant les nouvelles. Parfois, plus d'une fois. Pourtant, cette obscénité télévisuelle me laisse un goût amer dans la bouche, jusqu'aux reflux gastriques.

Pourquoi ai-je du plaisir à contempler des gens pathétiques, souvent reprochables, être humiliés publiquement en pleine télé nationale?

Cette émission met en scène un journaliste narcissique et condescendant qui a flairé la belle affaire : piéger de potentiels prédateurs sexuels sur internet en les leurrant vers une maison dans laquelle se trouve une pseudo adolescente qui les met en boîte. Puis s'amènent Hansen et les caméras. Le prédateur voit ainsi sa vie être ruinée. Un véritable buffet de complaisance. Car chaque émission piège plus d'un de ces individus louches mais plus souvent misérables. Plusieurs de ces hommes ont un handicap intellectuel évident et ne savent sincèrement pas trop ce qu'ils font. D'autres ont de graves troubles de la personnalité. La majorité, quant à elle, est rarement innocente. Il faut le dire. C'est assurément troublant. Ils sont nombreux.

L'intérêt que j'ai envers cette émission est un tabou que je partage rarement. Un tabou amusant, certes. Mais cet intérêt me remplit de honte. Un tabou car je ne suis vraiment pas le seul à semer de la télé-réalité dans son jardin secret. De la télé poubelle.

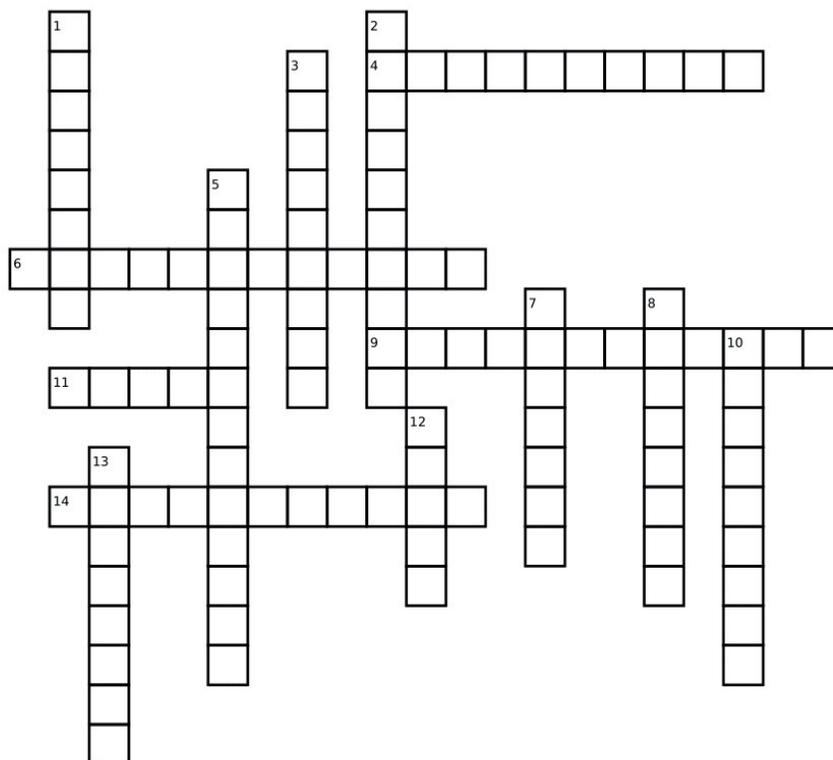
Car je sais pertinemment à quel point ce concept est violent, grotesque et opportuniste. Hansen est pourtant un journaliste potable qui a fait sa renommée avec des reportages influents et de bonne qualité. C'est un homme intelligent à la moralité vacillante. Il se présente comme un sonneur d'alerte. Il savoure surtout sa célébrité et son compte en banque. Parfois, ça lui retombe sur le nez lorsqu'il doit se présenter en cour pour « négligence » à payer ses créanciers avec des chèques solvables. Ou lorsqu'il est pris en flagrant délit d'adultère, lui qui a si souvent usé de torture psychologique en instrumentalisant la responsabilité personnelle et la droiture.

Les prédateurs sexuels représentent la lie de la société. Et quiconque souffre ici et là d'une carence en confiance en soi se nourrira de ces humiliations qui rassurent. Rassurent de sa propre décence. Nous ne sommes pas cette personne ainsi, nous nous légitimons d'être cruels. Nous pouvons haïr ce gars. C'est permis. La violence qui transpire des commentaires Youtube accompagnant ces vidéos fait friser le poil sur les bras. Je ne comprends pas ce besoin d'haïr publiquement par contre. Je n'irais jamais insulter ces hommes en ligne. Je me sens déjà assez coupable. C'est un plaisir solitaire. Lueur d'espoir, depuis quelque temps, je n'en retire plus de plaisir. Que du dégoût. Envers ces prédateurs potentiels, cet animateur et toutes ces personnes qui rongent les os des cadavres jusqu'à ce qu'ils ne goûtent plus rien.

Je serai sûrement au poste pour les nouvelles capsules de Chris Hansen qui sévit aujourd'hui en solo sur Youtube, abandonné par NBC. Si tout se présente bien, que je ne ressens plus le besoin de me comparer plus qu'avantageusement à des crétins immatures sexuellement, je ne pourrai dorénavant plus supporter ce sombre spectacle.

Car ça n'est que cela, la télé réalité. L'humiliation en dessert. Un dessert étrangement savoureux qui tombe lentement mais sûrement sur le cœur.

Mots croisés : Le tabou



VERTICALEMENT

1. Délire de persécution
2. Plaisir de la douleur
3. Sous-vêtement que l'on porte ou que l'on brûle
5. Sang mensuel
7. Décès volontaire
8. Utopie sexuelle personnelle
10. Personne née avec un mélange de caractères sexuels mâles et femelles
12. Psychanalyste autrichien auquel nous devons le complexe d'Œdipe
13. Glande située devant le rectum chez les personnes de sexe masculin et capable de procurer du plaisir

HORIZONTALEMENT

4. Dépendance à l'éthanol
6. Ablation du prépuce
9. Plaisir solitaire
11. Ancienne injure désormais réappropriée par la communauté LGBTQ+
14. Travailleuses du sexe

**Tu veux être
informé.e de
tous nos
nouveaux
projets?**

**SUIS-NOUS SUR
INSTAGRAM!**



**LT
DU**